

temps fixés sur le papier, et, enfin, se remplirent de larmes d'admiration et de joie. L'enfant n'avait pas encore cinq ans.

Le maître de musique de Salzbourg, Léopold Mozart, peu satisfait de sa ville natale résolut un jour, c'était en 1762, d'aller chercher ailleurs une fortune meilleure. Le voilà donc s'acheminant vers Vienne, accompagné de ses deux enfants, savoir du petit Wolfgang, alors âgé de six ans, et de sa sœur Nannerl qui en avait huit. C'est de cette époque que date la précieuse correspondance dont nous avons parlé plus haut et à laquelle nous allons faire de nombreux emprunts.

Arrivé à Vienne, voici ce que Léopold Mozart écrivait, le 15 octobre 1762, à M. Hagenauer négociant à Salzbourg :

" Nous sommes partis de Linz, le jour de St. François, et arrivés le soir à Matthausen. Le lendemain, nous sommes parvenus à Ips, où deux frères Mineurs et un Bénédictin, qui avaient été aux eaux avec nous, nous dirent la messe. Pendant ce temps, notre Wolfgang se trémoussait si bel et si bien sur l'orgue, que les pères Franciscains qui venaient de se mettre à table avec quelques hôtes, quittèrent tous le réfectoire et coururent au *chœur*. Ils n'en revenaient pas de stupéfaction. Mercredi, nous sommes arrivés ici. Nous avons été dispensés de tous les ennuis de la douane, grâce à *Monseigneur Wolfgang*, (1) qui, en un clin d'œil, est devenu l'ami indu receveur, lui a enseigné le clavecin, lui a joué un *menuet*, et lui a fait ses invitations pour l'avenir... Il y a six jours, je reçus l'ordre de me rendre à Schönbrunn, résidence d'été de l'Empereur. Leurs Majestés nous ont reçu avec une faveur si extraordinaire qu'un récit détaillé vous paraîtrait fabuleux. Wolfgang a sauté sur les genoux de l'Impératrice, l'a prise au cou et l'a mangée de caresses."

Le 30 octobre, il écrivait encore au même :

" Félicité ! fragilité ! Elle se brise comme le verre. Je sentais, pour ainsi dire, que nous avions été trop heureux pendant 15 jours. Dieu nous a envoyé une petite croix, et nous rendons grâce à son infinie miséricorde que tout se soit passé sans trop de mal."

Cette petite croix si sensible au cœur de ce bon père, qu'était-ce ? Il va nous l'apprendre lui même.

" Le 21, dit-il, nous avons été de nouveau, le soir, chez l'Impératrice ; Wolfgang n'était pas dans son assiette ordinaire. Nous nous sommes aperçus qu'il avait une espèce de *scarlatine*. La maladie touche à sa fin."

Puis, il ajoute avec une simplicité de foi admirable qui ferait hausser les épaules à un voltairien, mais qui n'en est pas moins édifiante pour un catholique : " faites dire, je vous prie, trois messes à Lorette, à l'autel de l'Enfant Jésus, et trois à Bergel, à l'autel de St. François de Paule."

On rapporte à ce premier voyage de Mozart à Vienne la petite aventure que voici : Étant un jour chez l'Impératrice Marie Thérèse, deux des jeunes Archiduchesses le prirent et le promenèrent dans le palais. Mozart fit un faux pas et glissa sur le parquet ; une des princesses n'y fit aucune attention ; l'autre, (c'était Marie Antoinette, la future Reine de France,) le ramassa et le caressa pour le consoler. " Vous êtes bonne, lui dit Wolfgang, et je veux vous épouser." L'Archiduchesse raconta cette petite anecdote à sa mère qui s'en amusa beaucoup, et demanda à l'enfant comment cette pensée lui était

venue. " Par reconnaissance, répond-t-il, elle a été bonne pour moi ; mais sa sœur ne s'est inquiétée de rien."

Hélas ! que ne fût-il pris au mot par sa jeune amie ! Elle n'eut pas épousé l'infortuné Louis XVI comme lui, ni porté, sa tête royale sur l'échafaud !

La santé de l'enfant musicien fut bientôt rétablie. " Il n'y a plus de danger, écrivait le père, le 6 novembre, et, Dieu merci, mes angoisses sont passées. Hier, nous avons payé notre excellent médecin par une sérénade".

Je ne sais si tous nos hommes de l'art se contenteraient aujourd'hui d'un pareil honoraire.

Rentré à Salzbourg à la fin de cette même année 1762, la petite famille Mozart ne tarda pas à en sortir de nouveau pour entreprendre un second voyage. Cette fois, elle prit le chemin de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. L'accueil et le succès furent, à Paris ce qu'ils avaient été à Vienne. Voici ce qu'écrivait, de Paris Mozart père, le 1er février 1764.

" On n'a pas la coutume, en France, de baiser les mains des membres de la famille royale, de leur parler ou de leur remettre des pétitions *au passage*, comme on dit ici ; car quand ils vont, de leurs appartements et des galeries, à l'Église, on ne s'incline, on ne s'agenouille ni devant le Roi, ni devant aucun autre membre de sa famille ; on se tient droit et sans bonger, et dans cette posture, on a toute liberté de les regarder lorsqu'ils défilent tout près de vous. D'après cela, vous pouvez facilement vous figurer l'étonnement de tout le monde, lorsqu'on voit les filles du Roi, (Mesdames Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV) s'arrêter dans les passages officiels, dès qu'elles aperçoivent mes enfants, s'en approcher, les caresser et s'en faire embrasser mille fois. Ce qui a paru le plus extraordinaire à MM. les Français, c'est que, au grand concert, qui eu lieu dans la nuit du nouvel an, non seulement on nous fit place à tous, près de la table royale ; mais *Monseigneur Wolfgang* dut se tenir tout le temps près de la Reine, lui parla constamment, lui baisa les mains et mangea à côté d'Elle les mets qu'Elle daignait lui faire servir. La Reine parle l'allemand aussi bien que nous. Comme le Roi n'en comprend pas un mot, la Reine lui traduisait tout ce que disait notre héroïque Wolfgang."

Quel père fut jamais plus fier de ses enfants et heureux de leur propre bonheur ? Wolfgang, aux yeux de son père est un miracle vivant de la bonté de Dieu. Les premières lueurs du génie musical, entrevues dans l'enfant, Léopold les a, pour ainsi dire, adorées comme la marque de la bénédiction divine descendue sur sa maison.

Durant son séjour à Paris, âgé seulement de sept ans, Wolfgang composa 4 *sonates*. Écoutez ce qu'en dit son père à son ami M. Hagenauer :

" Actuellement M. Wolfgang Mozart a 4 *sonates* chez le graveur... Vous entendrez un jour combien ces *sonates* sont belles. Il y a entr'autres un *andante* d'un goût rare. Je puis vous affirmer que Dieu, chaque jour fait de nouveaux miracles dans cet enfant."

Cette persuasion pieuse que Dieu se manifeste dans le génie croissant de ce fils bien aimé donne, à l'amour paternel de Léopold ; un accent de vénération qui a un charme infini. La piété s'y mêle à la tendresse et la purifie ; on dirait qu'il regarde son fils comme un bien commun à Dieu et à lui, sur qui Dieu veille de moitié. Aussi quelle confiance lorsque la santé de cet enfant de miracle est menacée ; et quelle reconnaissance, lorsque

(1) C'est ainsi que le père appelle son fils, en plaisantant.